

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Le réel, l'art, l'émotion

Michel Tremblay, *Un objet de beauté*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1997, 340 p.

Gabrielle Roy, *Le temps qui m'a manqué*, Montréal, Boréal, 1997, 108 p.

Raphaël Korn-Adler, *La vie aux enchères*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 504 p.

André Brochu

---

Number 90, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38050ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Brochu, A. (1998). Le réel, l'art, l'émotion / Michel Tremblay, *Un objet de beauté*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1997, 340 p. / Gabrielle Roy, *Le temps qui m'a manqué*, Montréal, Boréal, 1997, 108 p. / Raphaël Korn-Adler, *La vie aux enchères*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 504 p. *Lettres québécoises*, (90), 18–19.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Tremblay, *Un objet de beauté*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1997, 340 p., 29,95 \$.  
Gabrielle Roy, *Le temps qui m'a manqué*, Montréal, Boréal, 1997, 108 p., 16,95 \$.  
Raphaël Korn-Adler, *La vie aux enchères*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 504 p., 24,95 \$.

# Le réel, l'art, l'émotion

Sur la voie du grand réalisme, rencontre-t-on autre chose que la vie dans ses déterminations majeures, et notamment l'image de notre pauvre finitude humaine ?

ROMAN  
André Brochu



LES PREMIERS TOMES DES *Chroniques du plateau Mont-Royal*, de Michel Tremblay, appartiennent à une époque que Gilles Marcotte, dans une étude éclairante, a baptisée le « temps du Matou »<sup>1</sup>. Après les expérimentations formelles des années soixante, il s'est produit un retour en force du réalisme, mais d'un réalisme très quotidien, où les gestes l'emportent sur les actes, et la peinture de l'existence immédiate, sur l'action ou sur l'intrigue. Bref, on est loin du grand réalisme dont *Bonheur d'occasion* est, dans notre littérature, l'exemple le plus convaincant ; et on s'emploie à dire la vie au plus près, que ce soit dans *La vie en prose*, de Yolande Villemaire, dans *Maryse*, de Francine Noël ou, déjà, dans *La grosse femme d'à côté est enceinte*, de Michel Tremblay.

## Marcel le Héros

Le cinquième tome des *Chroniques...*, paru quelques années après les autres, s'écartait cependant du modèle observé jusque-là, par une articulation beaucoup plus serrée autour du personnage principal — au demeurant une projection non équivoque de l'auteur lui-même. On pourrait parler d'un roman du moi, ou d'une autobiographie imaginaire, à propos de ce *Premier quartier de la lune* ; et huit ans plus tard, *Un objet de beauté* retrouve, loin du carnavalesque des premiers tomes, le réalisme non anecdotique, ou du moins non *pittoresque*, qui y faisait déjà son apparition. Le pathétique et attachant personnage de Marcel est maintenant au centre du récit, et c'est peut-être le réalisme balzacien, le « grand » réalisme dont parlait Lukacs, qui fait son entrée dans l'œuvre de Tremblay. On a vu l'écrivain multiplier, au cours des années quatre-vingt-dix, les tentatives pour créer des personnages plausibles, plus proches du réel, dans des romans<sup>2</sup> qui n'avaient jamais la consistance de ses récits autobiographiques<sup>3</sup>. Voilà que se conjuguent la solide *machine* narrative et l'authenticité de l'inspiration, en même temps que l'entreprise des chroniques, qui constituait d'abord un vaste retour en arrière dans la vie des personnages, rejoint dorénavant la chronologie des pièces.

En effet, *La grosse femme...* nous révélait l'enfance de Thérèse et de Marcel et la jeune maturité d'une Albertine ou de la « duchesse ». Cette époque était en gros celle du bonheur, de la fantaisie débridée, du rêve pleinement vécu, malgré les sombres coups du sort. On connaissait ainsi le printemps de ces êtres, dont les pièces nous montraient plutôt l'automne, le déclin.

*Un objet de beauté*, dont le titre évoque un poème célèbre de Keats, inscrit cette structure de l'œuvre entière dans les deux parties qui la composent : « Le printemps de toutes les promesses » et « L'automne

de toutes les détresses ». La première rappelle surtout les dons merveilleux de Marcel, que l'on est sans doute un peu surpris de retrouver dans ce gros homme de vingt-trois ans fou depuis longtemps et qui, mixte d'Édouard et de l'enfant de la grosse femme, invente des scénarios de film, des histoires à la façon de Gabrielle Roy, imagine un « Jugement dernier » que Michel-Ange aurait recouvert et pillé, joue en rêve une « Sonatine à la lune » digne (malgré la bouffonnerie régressive du titre) des plus grands interprètes. L'art est le tremplin par lequel Marcel accède à la qualité de Héros, de sauveur de lui-même et des autres. La mégalomanie du personnage d'*En pièces détachées*, retiré derrière ses lunettes noires qui le rendent invincible, est ici clairement mise en relation avec les fameux dons de l'enfant. Le roman montre comment les efforts de Marcel pour retrouver le réel, joints à la mort de la grosse femme qui avait pris le relais des tricoteuses auprès de lui, aboutissent à la crise définitive qui décidera de l'internement.

Certains lecteurs ont déploré l'absence du carnavalesque dans le roman ; voire, dénoncé son côté terne (on a même étendu le jugement à la toile de Lemieux en page couverture !). Je salue plutôt le retour de l'écriture à des personnages vrais, forts et grands conducteurs d'émotion ; et la jonction très réussie entre le *temps du théâtre* et le *temps du roman* dans l'œuvre d'un écrivain dont le souffle, la puissance d'imagination, on en a ici une nouvelle preuve, n'ont guère leurs pareils dans nos lettres.

## Le but perdu et retrouvé

Que dire du dernier livre de Gabrielle Roy ? Sinon que *Le temps qui m'a manqué* prolonge admirablement la voie autobiographique tracée dans *La détresse et l'enchantelement*<sup>4</sup>, avec une économie de moyens plus grande encore, qui représente à la fois un art poussé jusqu'à ses limites extrêmes (même si l'auteure n'a pu revoir une dernière fois son texte et le soumettre complètement à ses exigences) et une qualité d'émotion incomparable. Car l'émotion communiquée au lecteur provient justement de l'absence totale d'artifices, de la présence directe d'une voix portée par la souffrance aux replis infinis et, malgré tout, par la joie impossible à étouffer.

Ce morceau posthume, qui ne fait pas cent pages et qui



Michel Tremblay



devenait s'intégrer dans le récit des premières années de la carrière littéraire de Gabrielle Roy, raconte la mort de Mélima, la mère, et surtout la façon dont sa fille a vécu l'événement. Cette mort est une énorme trahison du destin, car elle vient frapper d'absurdité les efforts de la jeune femme pour apporter à sa mère un peu de réconfort sur les plans moral et matériel. Au moment où elle touche au but, ayant enfin trouvé le moyen de vivre assez bien de sa plume, à l'instant même où elle veut annoncer à sa mère, qui vit loin d'elle au Manitoba, l'amélioration de leur état de fortune, Gabrielle Roy reçoit la nouvelle de sa mort. Elle a donc poursuivi avec acharnement un but qui, sitôt atteint, se dérobe, car *le temps a manqué* pour la pleine réalisation de ce qui constituait le grand effort de sa vie. Et tout le récit va reprendre cette idée, à la fois simple et complexe, pleine de résonances, du but à la fois atteint et manqué ; l'espace de la déception ouvre sur un travail — le travail même du deuil, selon l'expression freudienne — qui s'avère en fin de compte extraordinairement profitable. L'effort déçu par la réalité trouve son prolongement et sa récompense dans un temps autre, qui n'est plus celui du réel mais du rêve et de l'infini. C'est ainsi que, privée de but, brisée dans ses plus chers espoirs, ne sachant plus pourquoi elle vit et pourquoi elle écrit, la jeune femme trouve enfin la forme, le ton, la voix appropriés pour ce manuscrit déjà énorme qui deviendra *Bonheur d'occasion*.

Comment ne pas aimer une écriture qui, pour nous parler de l'essentiel, allie si bien le concret et l'abstrait, l'immédiat et l'universel :

*Le train prenait une courbe à grande allure. Il m'envoya me cogner à une paroi puis à une autre. La locomotive, loin en avant, lançait des cris qui semblaient arrachés à l'infinie souffrance des êtres. Mes sanglots redoublèrent. J'allais, aveuglée par les larmes, secouée de révolte, me frapper partout. (p. 34)*

Ne dirait-on pas l'enfant baratté dans le ventre du malheur et voué à l'expulsion en plein réel, c'est-à-dire en pleine mort ? La mort de la mère est un enfantement à l'infinie douleur, et en même temps à la vérité de soi, de l'écriture.


Pour contrer l'amère déception engendrée par le but qui fait défaut, au hasard d'un chemin sans terme assigné, se dresse le havre miraculeux, la présence secourable qui permet à l'auteure de mettre ensemble les bouts épars de son expérience, de renouer le fil de sa vie<sup>5</sup>. C'est ainsi que toute détresse aboutit à l'enchantement, et que la tempête, qui est la révolte du monde contre Dieu, trouve l'issue d'un apaisement.

Peut-être Dieu se confond-il finalement avec la mère, image de l'infini aimable...

## L'étranger bien d'ici

Le Québec accède peu à peu à l'existence internationale et devient, notamment, un foyer culturel important de la francophonie. On ne s'étonnera donc pas qu'un écrivain de langue française, le neurologue brésilien d'origine belge Raphaël Korn-Adler, publie chez nous son premier roman. Il s'agit d'un long et passionnant *thriller* construit sur un thème courageux puisqu'il dénonce le trafic des organes humains au Brésil et en Amérique du Sud, avec ramifications dans le monde.

Ce trafic existe-t-il dans les faits ? Beaucoup d'indices le laissent supposer, et la fiction propose un modèle pour les relier et faire la démonstration d'une terrifiante réalité. Dans *L'idiote de la famille*, Sartre utilisait la fiction pour reconstituer la formation de la personnalité de Flaubert, affirmant que les effets supposaient des causes de la nature de celles qu'il décrivait. Une même logique s'applique ici à l'œuvre, et les ressources du divertissement (assez infâme, en soi) que constitue le roman policier sont mises au service d'une interrogation fondamentale sur les valeurs et sur les fondements de nos sociétés. L'esprit cynique et brutal du *thriller* a au moins le mérite de dépouiller l'entreprise romanesque, humaniste en son cœur, de tout idéalisme.

Voilà donc un excellent roman québécois, *bonoris causa*. Pour les lecteurs gavés que nous sommes, l'occasion est bonne de nous indigner tout en nous amusant... 

1. L'étude, sous ce titre, a été reprise dans *Écrire à Montréal*, Montréal, Boréal, 1997, p. 137-157.
2. *Le cœur éclaté*, 1993 ; *La nuit des princes charmants*, 1995 ; *Quarante-quatre minutes, quarante-quatre secondes*, 1997, tous publiés chez Leméac et, sauf le premier, en coédition avec Actes Sud.
3. *Les vues animées*, 1990 ; *Douze coups de théâtre*, 1992 ; *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, 1994, Leméac (et Actes Sud pour le dernier).
4. Montréal, Boréal Express, 1984, 506 p.
5. Gabrielle Roy dresse une petite liste de ces havres : Century Cottage, en Upshire ; la « maison gingerbread de Rawdon », la pension de Port-Daniel, sans compter tel coin sauvage, au bord du vieux canal Lachine. Cf. p. 30, 31 et 82.



**Le Groupe Scabrini**  
a le plaisir d'annoncer  
le mariage de deux  
entreprises  
passionnées  
du livre.

IMPRESSION DE LIVRES  
COURT ET MOYEN TIRAGES  
COULEUR ET NOIR ET BLANC

L'imprimerie d'édition Marquis et AGMV L'imprimeur deviennent :

**AGMV Marquis Imprimeur inc.**  
et continuent de vous offrir les services d'une équipe  
dynamique, innovatrice, dont les produits sont le reflet  
d'une démarche de qualité sans compromis.

Quels que soient vos besoins en imprimerie...  
laissez-nous vous faire une proposition!

**AGMV**  
**MARQUIS**  
IMPRIMEUR INC.

1 - 8 0 0 - 3 6 3 - 2 4 6 8 ( 4 1 8 ) 2 4 6 - 5 6 6 6